

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Je sors de la grande foire de la Barthelasse, la foire du 30 novembre, dite de la Saint-André, et nom de dieu, j'ai pu reluquer de mes propres quinquets que, kif-kif la vinasse, les céréales se vendent rudement bon compte à la cambrousse.

Ainsi, j'ai vu bazarder la première qualité de froment - les roux d'hiver - à 16 balles l'hectolitre ou à plus justement parler les 80 kilos. Mais la bladette arrive à grand peine à cinq écus, le blé fin itou; à 15 francs aussi l'aminche Bonbitoun fait sa petite provision de blés de la Plata, le seigle atteint 11 francs, l'avoine une pistole, les pommes de terre deux pièces de quarante sous.

Et pourquoi, vietdaze, cet extrême bon marché, malgré ces sacrés tarifs méliniards, qui relevant le prix des récoltes devaient foutre aux campluchards du bien-être à gogo? Pourquoi, par exemple, le blé qui manque en France et qui vient du fin fond des Amériques ne se vend-il pas, malgré la tapée d'intermédiaires, les frais de transport et cent sous de droits de douane, qu'une moyenne de trois pièces de cinq francs?

Y a pour ça un plein tombereau de bonnes raisons! Et foutre, la meilleure, c'est qu'en Amérique on ne remue pas la terre dans les mêmes conditions que dans les patelins de la vieille Europe. Les richards ont accaparé tout le sol: le travail se fait avec des machines dans des termes phénoménaux. On fait cracher à cette bonne bougresse de terre tout ce qu'elle peut porter et on la refout ensuite sur pied à grand renfort d'engrais chimiques.

Plus de campluchards, mille diables, mais des *tramps*, des trimardeurs qu'on embauche aujourd'hui et que demain on fout à la porte!

C'est dire, cré bon dieu de bois, que les richards américains décuplent la production: ils ont bougrement d'avantages sur le pauvre pétrosquin maniant la charrue et la bêche d'un bout de l'année à l'autre; celui-ci voit souvent le fond de son bas de laine, et pour peu que la grêle et la gelée s'en mêlent il ne réussit qu'à manger son saint frusquin.

Ben oui, nom d'un tonnerre! Et en outre de cette cause générale y en a d'autres de particulières que je vais foutre sous le blair des camerluches: ainsi, ces chameaux, qui manquent d'or dans leurs putains de Nouveau-Monde, veulent rafler tous les jaunets de France, car sachez-le, les copains, ce n'est que des louis qu'ils acceptent en paiement de leurs grains. C'est même une des raisons pourquoi ils se font si rares dans nos profondes.

Et les salopiands russes en veulent aussi de nos picaillons! Pas satisfaits des cadeaux reçus par les poivrots de leur escadre, ni des quatre milliards envolés dans leur pays de neige et de frimas, ils nous expédient du blé en masse, laissant les moujiks - les culs-terreux de là-bas - crever de famine: les pauvrets bouffent un bricheton infect fait de paille hachée et de son... Veinards, quand ils peuvent en dégoter!

A tout ceci, cré pétard, ajoutez une diminution sensible sur les tarifs de transport, diminution occasionnée par la concurrence que se font les grinchés d'armateurs et vous aurez une explication de ce que les blés se vendent presque pour rien.

C'est foutre pas que je plaide pour ma paroisse, car du blé j'en ai pas à vendre! Et même à cause de la putain de sécheresse endurée l'été dernier va falloir que je m'en procure pour arriver jusqu'à l'août prochain.

Même, mille dieux, que je me plains pas qu'il soit à si bas prix, mais ce dont je me plains c'est que les gars de la ville payent, malgré tout, le bricheton horriblement cher et que des flottes de bons fieux qui perchent à la campluche soient obligés d'en bouffer d'aussi noir que la conscience d'un frocard ou d'un juteur.

Et oui, macarel, c'est comme pour la vinasse et pour la bidoche, ce qui vaut dix ronds à Jauticot : je parie

qu'après avoir passé par les pattes d'une ribambelle de jean-foutre, ça vaut trois ou quatre francs à Paris.

Et c'est ainsi que toute la foutue clique des intermédiaires font fortune aux dépens des bons bougres.

Cet été, la carne, qui se vendait deux ou trois sous la livre, sortie de l'étable du paysan, en valait vingt-quatre chez les bouchers des grandes villes.

Le vin, qui se vend en moyenne une pistole l'hecto, se revend à Paris 70 ou 80 francs.

Et le blé, acheté au taux de quinze balles, fait du pain qui se vend trois sous et demi et quatre sous la livre; ce qui revient à peu près à 35 francs le sac.

Ohé, grand mufle de Méline, sale protectionniste de merde, avocaillon de mon derrière, qui te prétends un agriculteur numéro un, et qui n'es pas foutu de me dire par quel trou vèlent les vaches, - le vois-tu maintenant le résultat de ton protectionnisme?

Il est frescot le couillon! Il fout pêle et mêle dans la mélasse les ceusses de la ville et les ceusses de la cambrousse. Ces derniers vendent pour rien, mille bombes! Ils n'ont pas un sou de bénéf pour ratisoler leurs turnes, se frusquer et se monter de chouettes machines. Quant aux autres, ils se serrent le ventre d'un cran, à cause du manque de turbin et de la cherté des produits agricoles.

Et avec ton cochon de système sait-on jamais sur quel pied danser? Nous voilà dans de beaux draps, foutre de foutre! Cet été ne pouvant acheter des fourrages, car tes salauds de droits de douane les rendaient hors de prix, il a fallu vendre nos bêtes, - ou pour mieux dire les donner.

Oui, mais quand il faudra les remplacer pour faire nos labours, on ne nous les donnera pas! Les bouchers en ayant saigné des charibotées, elles seront aussi chères que l'été dernier elles étaient à bas prix.

Et le fumier, pécairé! N'ayant plus de bêtes, on n'a pu en faire, faudra que cette pauvre garce de terre s'en passe... Et c'est kif-kil si toi tu te passais de boulotter!

Et elle s'en passera! A moins que les bons lieux ne la fument avec les carcasses de tous tes congénères, sale Méline!

Oh, je sais bien ce que tu vas répondre à ma jaspinade, cré pignouf! Tu me diras qu'avec le libre échange ça marcherait ni plus ni moins bien qu'avec le protectionnisme.

Eh, vingt dieux, je le sais aussi bien que toi ! Et, entends-tu, bibi ne coupe pas plus dans les boniments des charognes du libre-échange que dans les tiens. Pour moi, protection et libre-échange c'est du même blot: c'est kif-kif bourriquot!

Ainsi, il y a dix ans de ça, le bétail était devenu aussi bon marché qu'aujourd'hui, précisément parce qu'il y avait peu ou point de droits sur le bétail étranger. Du Piémont il en arrivait par pleins wagons.

C'était avec le libre-échange. La rupture du traité de commerce avec l'Italie en 1888 sembla apporter une amélioration et on crut à la vertu de ton protectionnisme..., à présent, on voit combien on s'était gouré.

Y a plus fort, je suppose que les types d'Amérique, de la Plata, - où l'on abat 1.200.000 bœufs rien que pour les peaux, - nous envoient la viande (et elle peut s'envoyer aussi fraîche qu'en venant de la tuer); qu'on la laisse entrer et alors le bétail d'Europe n'aura aucune valeur.

Donc, pour en finir, nous ne voulons rien savoir ni de la protection, ni du libre-échange. Tant qu'on vous laisse les maîtres, discutez à perte de vue sur la meilleure manière de faire fructifier vos capitaux, c'est votre affaire.

La nôtre, c'est de nous lancer à fond de train dans le mouvement, de donner un coup de patte aux fistons des cités pour démantibuler la vieille bicoque sociale.

Entre nous et les types des villes, des nuées d'intermédiaires rendent l'accord impossible; il s'agit, sans autre forme de procès, de les envoyer dinguer.

Hardi petit ! Les gouvernants, les richards, les curés! Sadi-Crétin, ministres, bouffe-galette, percepteurs, huissiers, cognes, gardes-champêtres, gabelous, pestailles de tout acabit, foutez le camp dare-dare!

Et vous aussi, les marchands d'injustice, ensoutanés, enjuponnés, frocards, sacs-à-charbon, bêtes féroces et abrutisseurs, décanillez vivement.

Kif-kif les soudards, les brutes avinées, les traîneurs de sabre, les loups-cervier de l'agio et de l'usure, les grinches de la finance, les seigneurs de l'usine, les gardes-chiourmes: «Démissionnez! démissionnez!».

Et oui, nom de dieu, démissionnez, si vous ne voulez pas qu'on vous démissionne.

Après le coup de chien qui nous laissera la terre, comme il laissera l'usine aux frangins ouvriers, ce sera le vrai libre échange, le laissez faire et laissez passer en pleine Sociale!

Ah, les chouettes piôles, les galbeuses nippes, les rupines machines que nous enverront les gars de l'usine!

Et comme, en échange, ils s'empliront de bonne boustifaille et lamperont de bonnes verrées de piccolo nature à la santé des bons pétrousquins!

Mais, merde, avec tout ça ma babillarde se fait longue et pour jacter des bons bougres de la Sicile comme je l'avais promis y a pas mèche ce coup-ci. Faut renvoyer la partie à dimanche.

Henri BEAUJARDIN,
le père Barbassou.
